

# Accueil des réfugiés : le Canada est débordé (mais pas comme on l'imagine)



Une jeune Syrienne arrive en Ontario en décembre 2015. © Mark Blinch / Reuters / REUTERS

"Face à la crise des réfugiés, une bonne partie du monde réagit avec hésitation ou hostilité", écrit le **New York Times**, rappelant la situation politique et sociale au Moyen-Orient, en Europe et aux États-Unis, et **le cimetière qu'est devenue la mer Méditerranée**.

"Mais de l'autre côté de la frontière [américaine], le gouvernement canadien peine à gérer les demandes de citoyens qui veulent les accueillir."

Une longue enquête se penche sur ce "modèle canadien" qui détonne par son ouverture et son approche. Après son élection en octobre 2015, le premier ministre, Justin Trudeau, s'était engagé à **accueillir 25 000 hommes, femmes et enfants** avant la fin de l'année 2015. Le chiffre a depuis gonflé de plusieurs dizaines de milliers de personnes.

C'est dû en partie au système canadien qui, en plus des programmes publics d'accueil, se repose sur des parrainages privés mettant en relation des familles canadiennes et des familles réfugiées. Le mécanisme date des années 1970, qui ont vu l'arrivée massive de dizaines de milliers de Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens.

☛ Lire : **Réfugiés : l'exception canadienne**

Il permet à des groupes de citoyens ou des associations de lever des fonds pour accueillir des familles et aider à leur intégration, ce qui veut dire les guider pour trouver un travail, un logement, une école pour leurs enfants, mais surtout être présents pour leur expliquer une société dont ils ignorent parfois tout, y compris la langue.

"Les groupes deviennent des concierges et une famille de substitution qui aide à l'intégration des étrangers en les appelant "les Nouveaux Canadiens". [...] Ils les adoptent, essentiellement."

Il y a une telle demande de la part des parraineurs que le gouvernement canadien, qui a envoyé des fonctionnaires dans les camps de réfugiés au Liban, en Jordanie et en Turquie pour faire passer des entretiens et des contrôles, ne peut plus suivre. Le ministre de l'immigration, John McCallum, a eu cette phrase incroyable :

"Je ne peux pas fournir assez de réfugiés pour tous les Canadiens qui veulent devenir sponsors."



© Mark Blinch / Reuters / REUTERS

La période de parrainage dure plusieurs mois et n'est pas toujours un long fleuve tranquille. L'enquête suit deux familles (les noms ont été modifiés) : Mouhamad et Wissam Ahmed et leurs cinq enfants (dont Julia, la première Canadienne de la famille) ; Abdullah et Eman Mohammad, et leurs quatre enfants.

Ces groupes d'inconnus partagent des moments de vie même s'ils ne parlent pas la même langue. Parfois, le courant ne passe pas et des nuances se perdent dans la traduction. Parfois, il y a de l'incompréhension et des obstacles – l'illettrisme, le manque d'argent, la place de la femme dans la société, la peur – qui peuvent paraître insurmontables. En lisant l'histoire de ces deux familles, dont les enfants ont, depuis, appris à prendre des bus scolaires et à faire des blagues en anglais avec leurs camarades, on comprend que ce n'est pas forcément le cas.

Abdullah Mohammad, qui travaillait dans l'épicerie de ses parents avant de fuir la Syrie en 2013 et de vivre trois ans dans un camp en Jordanie, explique la grande transition par une belle métaphore :

*"C'est comme si j'avais été sur du feu, et maintenant je suis en sécurité sur de l'eau".*

☛ Nos explications : Le nombre de réfugiés dans le monde équivaut à l'ensemble de la population française